

Ses refus sont si pleins de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs ;
La douceur est celle de ses armes
Qui se rend plus fatale aux cœurs.

Ici le fabuliste poussa un profond soupir et porta la main à son cœur, comme si Cupidon venait de lui décocher une de ses flèches :

Tous les jours entrent à son service
Mille amours, suivis d'autant d'amants.
Chacun d'eux, content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourments.

Décidément, malgré le nombre de ses adorateurs, la vertu de Madame ne courait pas grand danger.

La Fontaine tira de sa poche un mouchoir de fine batiste ; il en avait besoin pour accentuer le couplet suivant :

Sa présence embellit nos bocages
Leurs ruisseaux sont enflés de mes pleurs
Trop heureux d'arroser des ombrages,
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

L'amant-arrosoir ! On n'est pas plus ingénieux. Mais comme il n'avait autour de lui ni ruisseaux pour en grossir les eaux, ni bocage pour en arroser les arbres, le poète arrêta avec son mouchoir l'inondation de ses yeux.

Au fur et à mesure qu'il déclamaient, sa voix s'était élevée, au point que l'aubergiste se demanda ce que lamentait là-haut, dans sa chambre, le voyageur que lui avait amené l'homme masqué.

Il alla frapper à sa porte.

—Eh ! monsieur, qu'est-ce que vous avez ? Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le sans bruit. Il ne ferait pas bon si l'on vous entendait du dehors. Soufflez votre chandelle et dormez, si vous pouvez. Dans tous les cas, je vous conseille de vous taire. Il y va peut-être de votre vie.

Arrêter un auteur en train de dire son œuvre !

L'aubergiste ne connaissait pas les poètes.

Aussi à peine avait-il regagné son lit que notre amoureux reprit, mais à voix basse cependant :

L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,
Je chantais son beau nom dans ces lieux ;
Les Zéphirs, accourant pour l'entendre,
Le portaient aux oreilles des dieux.

Qu'apportèrent en ce moment les Zéphirs, ce fut un troisième et plus terrible hurlement qui retentit à quelques centaines de pas de l'auberge.

Cette fois le poète vit que c'était sérieux ; il éteignit sa chandelle et écouta.

Les pas de deux chevaux résonnèrent au bout du village, dans le silence de la nuit.

Il s'approcha discrètement de la fenêtre ; plusieurs carreaux manquaient ; il n'eut pas besoin de l'ouvrir pour regarder dans la rue.

Deux cavaliers passèrent devant l'auberge. L'un d'eux portait en croupe un paquet volumineux, recouvert d'un manteau noir.

La Fontaine frissonna. Il crut reconnaître, sous ces

funèbres plis, le cadavre sur lequel il avait juré, dans la cabane de la forêt.

Il demeura là pâle, anxieux, se creusant l'esprit pour savoir ce que ces deux hommes allaient faire de cette dépouille mortelle.

Au bout d'une demi-heure les deux cavaliers repassèrent.

Mais ils s'étaient déchargés de leur fardeau.

Il existe, dans les fonds de Vaujours, un gouffre auquel une nature inculte et sauvage donnait autrefois un aspect sinistre.

Toutes les eaux, tous les ruisseaux qui descendent des coteaux voisins viennent s'y perdre et s'y absorber.

Nos deux cavaliers s'étaient rendus au bord de ce gouffre, avaient détaché le cadavre qu'ils portaient en croupe d'un des chevaux, l'avaient lancé dans l'abîme où il avait disparu avec un bruit sourd, et en faisant produire à l'eau noirâtre qui l'avait englouti un long bouillonnement.

—Voilà notre première vengeance accomplie ! dit l'un des cavaliers, le plus petit et le plus jeune des quatre personnages que nous avons vus dans la cabane de la forêt de Bondy. L'œuvre commence à peine, reprit-il. C'est par milliers que les nôtres ont été pendus, roués, écartelés ! C'est par milliers que doivent périr nos bourreaux et leurs satellites. Malheur à celui des nôtres à qui le cœur faiblira. Il périra de la mort des traîtres.

—Décidément, avait dit La Fontaine, en voyant revenir les cavaliers, cette nuit est lugubre.

Et voulant chasser les idées sombres dont il était assailli, il se jeta sur le grabat complaisamment appelé lit, et malgré sa dureté, malgré les hôtes incommodes qui lui tenaient compagnie, brisé par la fatigue et les émotions de cette nuit agitée, il s'endormit d'un lourd sommeil.

Vers le matin, l'ardeur de son sang s'apaisa un peu, ses sentiments et ses idées se rafraîchirent, et il eut des songes rians.

Des songes d'amour.

Il vit en rêve Sylvie !

Il était à ses genoux, sous son regard clair et bienveillant, et lui murmurait, en chantant, ce nom de Sylvie.

Je l'écris sur l'écorce des arbres,
Je voudrais en remplir l'univers ;
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres,
Dans un temple, au-dessous de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire,
Lycidas exprimait son amour.
Les échos, qui ne sauraient se taire,
L'ont redit aux bergers d'alentour.

Après avoir été le précurseur de Marivaux, voilà notre poète qui sert de modèle à Florian !

Il fut toutefois brusquement éveillé de son rêve amoureux et champêtre par une voix qui lui dit sur un ton de menace :

—Qu'est-ce que vous avez dit ? Qu'est-ce que vous avez révélé ?

Celui qui parlait ainsi était l'aubergiste ; il était entré dans la chambre où La Fontaine rêvait tout haut, au moment où celui-ci murmurait les deux derniers vers